



**HAL**  
open science

## ”Parle avec elles” : connaissez-vous Gayatri Chakravorty Spivak ?

Anne Verjus

### ► To cite this version:

Anne Verjus. ”Parle avec elles” : connaissez-vous Gayatri Chakravorty Spivak ?. 2014, [http://www.huffingtonpost.fr/anne-verjus/gayatri-chakravorty-spivak-parle-avec-elles\\_b\\_6158226.html](http://www.huffingtonpost.fr/anne-verjus/gayatri-chakravorty-spivak-parle-avec-elles_b_6158226.html). halshs-01084482

**HAL Id: halshs-01084482**

**<https://shs.hal.science/halshs-01084482v1>**

Submitted on 31 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## "Parle avec elles" : connaissez-vous Gayatri Chakravorty Spivak ?

Gayatri Chakravorty Spivak, professeure de littérature, théoricienne du marxisme et du féminisme et directrice du Center for Comparative Literature and Society à l'Université de Columbia, à New York, est également formatrice d'enseignants en littérature des zones rurales de l'ouest du Bengale, sa région d'origine. [Dans le texte qu'elle a publié, il y a quelques jours](#), sur le site du magazine *Philosophie Magazine*, c'est en revendiquant cette double position, "aux deux extrémités du spectre", qu'elle s'adresse à un auditoire français qui la connaît encore assez peu [2]. Le fait est que cette double position concorde avec la réflexion qu'elle mène, depuis une trentaine d'années, sur les conditions de circulation des savoirs entre les "subalternes" et les intellectuel.les. *Les subalternes peuvent-elles parler?*, publié en 1988, est le titre de son ouvrage le plus traduit et le plus discuté [3]. Les subalternes ne peuvent pas parler, y montre-t-elle, à rebours d'un certain nombre d'autres positionnements intellectuels : car si parler implique non seulement qu'une parole soit prononcée, mais qu'elle soit également écoutée et qu'il y soit répondu, alors les conditions matérielles et intellectuelles ne sont pas réunies pour que les personnes en situation de subalternité puissent parler. Qu'entend-elle par "subalternes" et à quelles conditions celles-ci pourraient-elles parler?

Qu'entend-on par "subalternes"? La notion vient du philosophe et fondateur du parti communiste italien, Antonio Gramsci (1891-1937) qui, dans les années 1930, et alors qu'il est emprisonné par le pouvoir fasciste, l'utilise pour décrire les groupes sociaux en position dominée et "sans identité de classe" tels que les paysans - mais la notion pourrait s'appliquer aux femmes dans les sociétés où le féminisme n'est pas encore formalisé autour de la notion de "classe de sexe". Elle est reprise, dans les années 1980, par Ranajit Guha, historien des révoltes paysannes de l'Asie du sud aux XIX<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècle: "cherchant à se dégager d'une grille analytique fondée sur les rapports de classes, les structures sociales et les références aux strictes logiques économiques, il explore une ligne explicative faisant une place plus large à la culture, à la conscience, l'autonomie de l'action et la différence [4]." Ranajit Guha, qui en 1988 publie avec Gayatri Chakravorty un collectif qui inaugure ce qu'on appellera désormais les *Subaltern Studies* [5], se sert du terme de subalterne pour qualifier ces groupes sans conscience de classe et sans idéologie. G. C. Spivak, qui reprend la notion, voit dans les petits propriétaires paysans français qui élisent Napoléon III, et tels que les décrit Karl Marx, un exemple typique de la particularité de ces groupes efficaces politiquement (ils parviennent à faire élire "leur" représentant), quoique sans "agentivité collective" - c'est-à-dire dépourvus du « sentiment de communauté » que partagent, à la même époque, les "prolétaires".

Cet usage implique une démarche historiographique particulière, qu'explique bien G. C. Spivak:

Donner la parole aux oubliées. Tel est, aussi et principalement, la réflexion que va mener, à partir de la publication de *Can the Subaltern Speak?*, G. C. Spivak. En réalité, il s'agit moins de donner la parole que de la recueillir et de parler avec les "oubliées". Tel est le propos, qui s'inscrit donc tout autant dans une démarche historiographique qu'activiste. Donner la parole ne suffit pas. Encore faut-il créer les conditions matérielles et intellectuelles pour que les "oubliées" s'expriment d'une part, et soient entendues d'autre part. Dans son ouvrage, Spivak revient sur la position de Foucault et Deleuze considérant qu'il importe, avant tout, de ne pas capter la parole des oubliés, au nom de "l'indignité à parler pour les autres". C'est là,

pour Spivak, une manière de fétichiser le concret en oubliant l'idéologie et les représentations. On pourra bien laisser parler les oublié.e.s, qui parmi elles ou eux osera prendre la parole? Qui parmi elles ou eux sera écouté.e? Spivak s'appuie, pour penser cette question, sur le cas d'une de ses ancêtres. A travers cet "exemple paradigmatique", elle y conte l'invisibilisation des femmes indiennes et l'impasse culturelle dans laquelle elles sont engagées:

Laisser parler, écouter mais surtout entendre, consiste d'abord à ne pas parler à la place des autres. En cela, Spivak rejoint Foucault et Deleuze: dans son livre, elle fustige les hommes qui ont cru bon de plaquer un sens sur le Sati, soit qu'ils l'interdisent - comme les Britanniques - au nom de leur mission civilisatrice d'hommes blancs qui sauvent du martyr "les femmes de couleur des hommes de couleur", soit qu'au contraire, ils les parent de toutes les vertus, comme ces magistrats indiens qui, y voyant un acte patriotique, saluent leur courage. Dans un entretien, quelques années plus tard, G. C. Spivak englobe dans cet ensemble capteur de parole les femmes de sa famille, "le moins masculin des réseaux", qui ont elles aussi joué ce jeu de l'invisibilisation, aussi rétives que les hommes à reconnaître, dans ce suicide politique, autre chose que l'aveu maquillé d'un crime inavouable [8]. Pour qu'une parole soit entendue, que faut-il alors ? [Spivak prend, dans un autre entretien, l'exemple d'un autre cas de suicide](#); a contrario de cette jeune femme des années 1920, l'acte par lequel Mohamed Bouazizi s'immole par le feu, le 17 décembre 2010, est compris comme un acte politique au point de déclencher ce qu'on appellera la révolution tunisienne puis, par extension, le printemps arabe. Pour qu'advienne une telle "écoute", une telle réception de cet "acte de parole radical", il a fallu, explique Spivak, qu'il soit entendu par une "infrastructure politique préexistante. Et celle-ci, du fait de sa capacité d'écoute, a été ensuite en mesure de lui faire écho, de le compléter et finalement de le prolonger à travers des actes révolutionnaires dont le rayon d'action a dépassé, tout en l'englobant, la seule catégorie de population que l'on peut définir par le terme 'subalterne [9]'."

Les subalternes, pour G. C. Spivak, ne peuvent parler qu'à condition de les insérer, en tant que subalternes, dans le "circuit de l'hégémonie" et de leur dévoiler ses codes. C'est à dire, de leur donner accès à une instruction qui ne soit pas de bas étage. C'est le sens de son activisme en tant que formatrice exigeante d'enseignants d'écoles élémentaires dans l'ouest du Bengale, dont elle offre quelques clés dans l'entretien sus-cité. "Enseigner, dit-elle ailleurs, c'est opérer un changement en restant ancrés dans un espace commun [10]." Au fond, si l'on se tourne vers les exemples du passé, sur un autre continent, on trouvera aisément d'autres exemples de groupes sociaux sans identité préalable qui ont pu passer de l'état d'individus atomisés à celui de membres d'une classe défendant ses intérêts pour parvenir à l'égalité des droits. Je pense ici aux femmes qui, au cours du XIXème siècle, en Europe, sont passées de la condition d'épouses et de mères adhérant au discours conjugaliste de la différence complémentaire, à la position de femmes conscientes de leur droit aux droits et revendiquant l'égalité jusque-là négligée. Pour penser la "différence naturelle" en termes d'inégalités à combattre, il a fallu tout un siècle au cours duquel l'éducation des filles est peu à peu devenu un enjeu politique. Pour qu'advienne le féminisme et, avec lui, la conscience de classe de sexe, il a donc bien fallu que se mettent en place de nouvelles conditions matérielles et intellectuelles permettant de [faire émerger cette conscience chez les femmes](#) et de la rendre audible et recevable dans l'espace public.

Pour que "parlent" les subalternes, il faut peut-être, et pour reprendre la phrase d'un anthropologue rendant compte de ce collectif où fut traduit, pour la première fois en France,

un texte de Ranajit Guha, commencer par cesser d'imaginer que "c'est à cause du silence des autres que nous n'entendons que nous-mêmes [11]."

---

[1] Pierre-André Tremblay, compte-rendu de Roland Lardinois (textes réunis et présentés par), *Miroir de l'Inde, Etudes indiennes en sciences sociales, Paris, Ed. de la MSH, 1989.*

[2] Ce texte a été publié en prélude à sa participation au Festival Mode d'Emploi organisé par la Villa Gillet à Lyon, en novembre 2014.

[3] *Can the Subaltern Speak? est publié pour la première fois en 1988 dans un collectif rassemblant les contributions d'un séminaire organisé par l'université de l'Illinois en 1983 - et auquel contribua, notamment, Christine Delphy. Il existe plusieurs versions de ce texte régulièrement repris par son auteure, la dernière datant de 1999. Il est traduit en français pour la première fois en 1999 (in Mamadou Diouf, L'Historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales, Paris, Kartala/Sephis), avant d'être repris par Jérôme Vidal et publié aux Editions Amsterdam en 2009.*

[4] Isabelle Merle, "Les Subaltern Studies. Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale", in *Genèses, 56, septembre 2004, pp. 131-147. On regardera également avec intérêt l'article de Michèle Zancarini-Fournel, "A propos du 'retard' de la réception en France des Subaltern Studies", in Actuel Marx, 51, 2012, pp. 150-164.*

[5] Ranajit Guha & Gayatri Chakravorty Spivak, *Selected Subaltern Studies, Oxford University Press, 1988. Il n'est pas indifférent que la préface de ce volume soit d'Edward W. Saïd (1935-2003), auteur de cet ouvrage considéré comme une des « matrices » des études post-coloniales : L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident (Paris, Ed. du Seuil, 1980 - traduit de Orientalism, paru seulement deux ans plus tôt chez Vintage Books).*

[6] Jonathan Chauveau, "On n'est pas subalterne parce qu'on le ressent!", Entretien avec Gayatri C. Spivak dans *Philosophie Magazine, 30 mars 2011.*

[7] Ibid.

[8] "Interview with Gayatri Chakravorty Spivak : New Nation Writers Conference in South Africa", dont un court extrait est publié en annexe à *Les Subalternes peuvent-elles parler?, op. cit., pp. 105-108.*

[9] Jonathan Chauveau, "On n'est pas subalterne parce qu'on le ressent!" ..., *op. cit.*

[10] Gayatri Chakravorty Spivak, "C'est la volonté d'entendre mon ancêtre qui m'a engagée sur cette voie", *Philosophie Magazine, 28 juin 2012.*

[11] Pierre-André Tremblay, *Compte rendu de Roland Lardinois...*, *op. cit.*